

INTRODUCTION

La religion est la grande nécessité, le suprême besoin de tout homme. Sans elle, nous ignorons et nous manquons notre éternelle destinée. Et « chose admirable, dit Montesquieu, la religion qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Et Thiers disait à la Tribune en 1845 : « Si j'avais dans mes mains le bienfait de la foi, je les ouvrerais sur mon pays. Pour ma part, j'aime cent fois mieux une nation croyante qu'une nation incrédule. Une nation croyante est mieux inspirée quand il s'agit des œuvres de l'esprit, plus héroïque même quand il s'agit de défendre sa grandeur. » La religion en effet est la science des sciences, le bien désirable, utile, irremplaçable, le besoin de tous les jours et de tous les états, la base immuable de tous les devoirs et de toutes les vertus. Elle assure la soumission aux lois, le respect des magistrats et des propriétés, l'honneur des familles, la sécurité des sociétés et la paix du monde. Elle sauve les âmes. Elle sauve les foyers. Elle sauve les peuples.

Notre siècle, si indifférent ou incrédule qu'il paraît, a le pressentiment secret et comme l'instinct de cette vérité. La religion le préoccupe. La religion reste l'objet principal de la curiosité contemporaine. On en parle dans les livres, dans les revues, dans les journaux, dans les conférences. On en parle dans les académies, dans les salons, dans les ateliers, et jusque dans les champs. On en parle à la maison, dans la rue, sur les places publiques. On en parle dans les assemblées délibérantes, en France, en Europe, dans les deux hémisphères. Tout le monde en parle. Hélas! presque personne ne la connaît. Il fut un temps où la religion était estimée à sa juste valeur, et largement connue de tous. Aujourd'hui on peut dire sans exagération qu'elle est profondément ignorée.

Aux trois quarts des incrédules de ce siècle, on serait en droit de répéter la parole de Tertullien aux empereurs romains : « La religion chrétienne ne demande qu'une chose, c'est qu'on ne la condamne pas sans la connaître : *ne ignorata damnetur.* » Et ce sont particulièrement les hommes qui sont victimes de l'ignorance religieuse.

* *

A l'heure actuelle, les hommes intelligents et habiles ne nous manquent pas. Nous avons des

agriculteurs, des industriels, des commerçants très nombreux, très actifs, très expérimentés. Nous avons des savants, des littérateurs, des artistes de première marque. Nous avons des soldats, des magistrats et des fonctionnaires en abondance. Pour être un peuple prospère, heureux, parfait, il nous manque cependant quelque chose. Nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens. Sans doute nous en avons un certain nombre; nous en avons même beaucoup plus qu'il y a cinquante ans. On ne peut pas nier les progrès de la religion parmi les hommes depuis un demi-siècle. Les hommes sont plus nombreux qu'autrefois dans nos églises. Mais ils sont loin encore d'y occuper toute la place qui leur revient. Les femmes et les jeunes filles, en majorité, pratiquent le christianisme. La portion virile du troupeau ne vient qu'en minorité à la bergerie. Nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens... et alors dans la vie *privée* que de défaillances!... je n'insiste pas, c'est trop clair... dans la vie *domestique*, que de ruines!... je n'insiste pas davantage, tout le monde le voit...; dans la vie *paroissiale*, que de lacunes! Nos sacrements sont offerts et nécessaires à tous; et quand le jeune homme ou la jeune fille s'agenouillent au saint tribunal et à la table sainte, ils sont tentés de se dire : « Où est mon père ? »

où sont mes chefs? » Nos œuvres paroissiales sollicitent le concours de tous... et elles se recrutent généralement dans la portion féminine du troupeau. La paroisse est comme une famille. Que de paroisses en France qui semblent des veuves, qui sont décapitées, et qui par suite n'ont qu'une vie languissante et mourante!

Nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens... et alors dans la vie *sociale* que de périls! Il n'y a que la religion qui puisse mettre la paix entre les riches et les pauvres, entre les grands et les petits, parce que la religion seule est capable de mettre en haut la modération, la justice et la charité, en bas, la tempérance, la probité et la résignation. Nous n'avons pas assez de christianisme en haut, nous n'en avons pas assez en bas. Et, l'égoïsme sévissant partout, la lutte des classes met la société dans un péril permanent... De même la société se compose du pouvoir et des sujets. D'un côté, le pouvoir qui d'une main s'appuie sur la loi, et de l'autre sur la force... et en face du pouvoir un peuple las d'obéir et impatient du joug. Comment faire pour que ces deux lions ne se dévorent pas? Il n'y a que la religion pour mettre au cœur des chefs l'humilité, la modération, le dévouement, — au cœur du peuple l'obéissance et le respect. Hélas! il n'y a pas assez

de religion dans le pouvoir, il n'y en a pas assez dans les sujets... Et à chaque instant l'unité sociale est en danger.

Et, chose plus grave, dans nos sociétés modernes, les hommes, en même temps qu'ils sont sujets, sont souverains; ils font les législateurs, ils font les lois. Si donc les hommes ne sont pas chrétiens, les législateurs ne le seront pas non plus, — et, si les législateurs ne sont pas chrétiens, les lois ne le seront pas davantage. Et, si les lois ne sont pas imprégnées d'esprit chrétien, elles seront insuffisantes, comme une paille légère que le vent chasse devant lui... ou mauvaises comme un breuvage qui, au lieu de rafraîchir et de reconforter le corps social, achèvera de le flétrir et de l'empoisonner.

En somme, un peuple vaut ce que valent les hommes qui le composent, parce que d'eux émanent les grandes influences, les exemples puissants et les directions souveraines... Et à l'heure qu'il est nous sommes un peuple malade, parce que nous n'avons pas assez d'hommes chrétiens.



Le fait est suffisamment constaté. Beaucoup d'hommes ne sont pas chrétiens. Pourquoi? parce qu'ils ne savent pas. Si l'ignorance n'est pas le

motif unique de l'abstention religieuse des hommes elle en est au moins un des principaux motifs.

Voyez dans nos villes et dans nos villages ces masses profondes et baptisées... à peine leur reste-t-il quelque faible réminiscence des instructions catéchistiques reçues dans le premier âge. Depuis longtemps, elles ne font qu'oublier sans rien apprendre. Leurs idées sur la religion se résument bien souvent dans les faux préjugés qu'on leur a inspirés contre elle. Ne connaissant pas la religion, ou ne la connaissant que mal, comment pourraient-elles l'aimer, la pratiquer, en vivre, la transmettre à leurs enfants? L'ignorance religieuse fait un peuple sans autels. Que si quelque circonstance extraordinaire, si quelque grande fête encore chômée amène ce paysan, cet ouvrier dans le lieu saint, il n'a nulle intelligence de ce qui s'offre à ses regards. Il sera peut-être saisi par le côté matériel et sensible des choses. La beauté de l'édifice, l'éclat des décorations, l'harmonie des chants liturgiques pourront un instant émouvoir son âme; mais ce n'est là qu'une impression fugitive qui s'évanouit dès qu'il a quitté le seuil du temple sacré.

Et dans les classes cultivées la science de la religion est-elle beaucoup plus répandue? Autrefois le grand Condé pouvait lutter avec Bossuet sur le ter-

rain de la théologie, car « ce n'était pas seulement la guerre qui lui donnait de l'éclat; son grand génie embrassait tout, l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie, la théologie la plus sublime ». Nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Combien d'hommes réputés savants, qui le sont en effet par certains côtés, puisqu'ils ont des connaissances profanes quelquefois très étendues, et qui sont médiocrement renseignés, à peu près aveugles en matière de religion! Ils savent quelques vérités secondaires, ils ignorent la vérité première et essentielle. La Harpe converti disait aux incrédules de son temps : « Messieurs, examinez comme moi, et comme moi vous croirez. » Hélas! beaucoup d'hommes n'ont jamais examiné, beaucoup d'hommes fort intelligents, fort éclairés sur d'autres points, sont nuls, ou presque nuls sur le point capital du christianisme. L'instruction profane est aujourd'hui largement répandue. L'instruction religieuse de la plupart de nos contemporains est généralement tout à fait insuffisante. En 1672, M^{me} de Sévigné écrivait de sa terre de Bourbilly : « Je crie misère sur un tas de blé. » La grande dame avait en effet 80.000 boisseaux de blé qu'elle ne pouvait vendre, et elle se trouvait littéralement sans le sou. Ainsi pas mal de gens, qui possèdent

en abondance le froment des sciences humaines sont dépourvus de la science divine, monnaie précieuse qui achète la vie éternelle. Riches de l'accessoire et dénués du principal, ils crient misère sur un tas de blé. Et si beaucoup parmi les plus cultivés en sont là, où en sont les autres, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont qu'une demi-culture? Les notions les plus élémentaires du christianisme leur sont inconnues. Ils se font de nos dogmes fondamentaux les idées les plus bizarres. Souvent ils seraient très embarrassés, si on leur demandait une réponse précise aux questions les plus simples du catéchisme. Ce n'est pas étonnant. Ils n'ont pas eu le bonheur de recevoir dans leur enfance un solide enseignement religieux; et ceux-mêmes qui ont été le mieux instruits n'ont gardé de ces leçons reçues en bas âge qu'un vague et imparfait souvenir. Et puis les affaires et les plaisirs sont venus... Au milieu des soucis, des intérêts, des entraînements divers, ils n'ont pas eu le temps, ou ils n'ont pas eu la pensée, le désir, la volonté d'examiner d'un peu près la religion. Et enfin les controverses qui alimentent la polémique des journaux et des brochures ne sont-elles pas de nature à troubler les esprits, bien plus qu'à les éclairer? La mauvaise presse est de beaucoup la plus répandue et la plus

puissante, et elle met tous les jours en circulation des idées fausses et inexactes qui obscurcissent et déforment la vérité religieuse.

Je vais plus loin, et j'ose affirmer que les chrétiens eux-mêmes, les chrétiens croyants et pratiquants, ne sont pas suffisamment nourris de la science religieuse. « Non, dit M^{sr} Isoard, ancien évêque d'Annecy, nous ne connaissons pas notre religion, et je parle ici pour l'immense majorité des chrétiens fidèles. » Beaucoup de catholiques connaissent peu le christianisme, et alors ils le pratiquent mal. Ils n'ont qu'une piété de sentiment ou de tradition. Une piété qui n'est pas alimentée par une forte instruction religieuse est comme un arbre qui n'a pas de racines, qui n'a pas de sève, qui produit quelques feuilles et quelques fleurs, mais pas de fruits. Une foi mal éclairée est incapable d'agir, incapable aussi de résister. Beaucoup de catholiques connaissent peu le christianisme, et alors ils ne savent pas le défendre. La moindre objection les trouve désarmés et impuissants. La plus légère plaisanterie les ébranle et les désarçonne. Ils sont à la merci du plus petit coup de vent. Ils reculent, ils lâchent pied, parce qu'ils n'ont que des convictions mal assises. Là est la grande faiblesse des catholiques à l'heure actuelle.

Ce sont les idées qui mènent le monde. Or les catholiques en général n'ont que des idées très confuses sur Dieu, sur Jésus-Christ et l'Église, sur le dogme, la morale et les sacrements, sur l'Évangile et sur l'histoire du christianisme. Ils ne dirigent pas la barque, parce qu'ils ne savent pas tenir le gouvernail. On ne les suit pas, parce qu'ils n'ont qu'une marche indécise et flottante. Le mouvement du siècle leur échappe; nous périssons d'ignorance religieuse.

*
*
*

Que faire? Il est plus que jamais nécessaire de répandre l'instruction religieuse. Nous ne disons pas que c'est le remède unique. Mais nous disons que c'est le remède qui doit précéder et accompagner tous les autres. Que la religion soit d'abord connue, bien connue; ensuite il nous sera relativement facile de l'aimer, de la professer, de la défendre, de la propager et de lui faire porter les fruits de vie dont nos âmes et ce siècle ont tant besoin.

Mais ici tout de suite une question se pose...

Comment instruire les hommes? Comment leur enseigner la religion? Allons-nous donc leur dire : venez à la grand'messe, et suivez les prênes de la paroisse? Quelques-uns viendront. Oui, ceux qui

sont déjà très chrétiens s'accommoderont volontiers de nos grands offices et de la prédication commune. Ils trouveront facilement une place à l'église, qui est pour eux comme une maison de famille. La grand'messe ne leur semblera pas trop longue, parce qu'ils sauront s'y occuper. Le prône du curé ou du vicaire répondra parfaitement à leurs besoins spirituels. Mais les autres, c'est-à-dire les quatre cinquièmes des hommes se soumettront-ils à ce régime? Certainement non. Si nous voulons qu'ils viennent assidûment dans nos églises, nous devons d'abord leur en rendre l'accès facile, leur assurer une place honorable, et autant que possible gratuite. Et puis, nos offices paroissiaux sont généralement trop longs pour leur attention déshabituée des choses religieuses. Voyez-les assister à une messe d'enterrement. Ils ne savent qu'y faire; ils ne savent plus prier, ni même s'agenouiller. Une messe qui dure une heure et demie est au-dessus de leur capacité religieuse. Il importe donc de leur offrir un office spécial, assez court et intéressant, dans lequel ils se sentiront groupés, juxtaposés, aguerris par conséquent contre le respect humain... un office avec des chants populaires exécutés par les assistants eux-mêmes. Nulle musique n'égale en majesté la voix puissante et unanime des

hommes qui chantent le *Credo* ou le *Magnificat*. Et enfin la grande majorité des hommes, pour venir à l'église, veulent y trouver, avec une place assurée et un office qui les intéresse, une prédication adaptée à leurs besoins, à leur état d'âme. Où en sont les hommes à peu près tous? Ils sont très faibles dans la foi, sinon tout à fait ignorants des choses et des vérités religieuses; il faut les instruire. A cause du milieu dans lequel ils vivent, ils sont plus ou moins matérialisés, et jugent toutes choses au point de vue temporel et humain; il faut leur montrer le côté consolateur, bienfaisant, j'allais dire utilitaire de la religion; il faut leur faire voir et toucher du doigt que la religion, qui semble n'avoir d'autre but que notre félicité éternelle, fait encore notre bonheur dans la vie présente; il faut leur exposer simplement, clairement, tout le christianisme, tel qu'il est en lui-même, dans sa splendide histoire, et dans ses bienfaits sociaux. Avec une telle prédication, faite pour ainsi dire sur mesure, on est sûr d'intéresser et d'instruire, de dissiper les préjugés et les ignorances, et de déposer dans les âmes viriles des idées saines et des attraites vers la pratique religieuse.

Il est une période de l'année chrétienne où l'évangélisation des hommes est particulièrement néces-

saire et féconde : c'est le carême. Si la Bretagne et la Vendée sont restées les provinces de France les plus religieuses, elles le doivent surtout aux grandes missions qui, en avent ou en carême, viennent périodiquement remuer et renouveler toutes les paroisses. La parole du clergé paroissial s'émousse et s'énerve à la longue. « Le temps tout seul la blesserait à mort, dit Lacordaire, en lui enlevant le charme de la nouveauté. » A force de voir les mêmes choses et d'entendre la même voix, l'âme du peuple, comme un timbre de plomb, reçoit, sans s'émouvoir, le choc de nos cérémonies et la percussion de nos discours. En carême, des prêtres étrangers à la paroisse, prêtres séculiers ou religieux, se présentent devant les populations, et leur apportent les vérités anciennes revêtues d'une forme nouvelle. Ils offrent aux hommes des conférences qui leur sont spécialement destinées, et cet enseignement est appelé à faire un vrai bien.

Cependant, le carême n'est qu'une petite période de l'année, et les prédications du carême, qui préparent à la communion pascale, sont surtout exhortatives. Il faut aux hommes un régime permanent et ininterrompu d'instruction religieuse. Nous avons la conviction qu'une messe des hommes avec conférence chaque dimanche est nécessaire et pos-

sible, au moins dans les paroisses un peu importantes. Les hommes n'ont pas le temps ni la patience de lire les gros livres, les apologistes, les Pères, la sainte Bible; d'un autre côté, la grand-messe paroissiale est inaccessible au plus grand nombre, et ils nous disent, quand ils sont sincères et qu'ils ont quelque souci de leur âme et de la vérité : « Les affaires nous absorbent; ayez compassion de notre vie telle qu'elle est faite; ne nous demandez pas l'impossible; donnez-nous un moyen facile de connaître la religion. » La messe des hommes répond à ce cri et à ce besoin. Elle groupe les hommes, et elle les instruit. Elle donne des idées et des convictions. Elle fait des chrétiens.

*
*
*

Dans la paroisse de Saint-Paterne d'Orléans, l'évangélisation des hommes est une des grandes préoccupations du clergé, et la messe des hommes y est fondée depuis quinze ans. C'est, nous l'osons dire, une grande institution : grande à cause des labeurs qu'elle impose au clergé, grande à cause des besoins qu'elle est appelée à satisfaire, grande à cause du bien qu'elle a produit. Chaque dimanche, depuis quinze ans, nous voyons se grouper au pied de la chaire 300, 400 et jusqu'à 500 hommes. Ils

ont à l'église une place réservée. Ils trouvent sur leur prie-Dieu un petit manuel pour suivre la messe. Ils prient et s'agenouillent ensemble. Ensemble ils chantent le *Lætatus sum*, le *Credo*, l'*O salutaris* et le *Magnificat*. Ils s'édifient mutuellement, et ils donnent à la paroisse un magnifique exemple de foi et de vie religieuse. Nous leur donnons chaque dimanche une conférence de vingt ou vingt-cinq minutes, et c'est merveille de contempler ces physionomies viriles que la prédication ne trouve jamais indifférentes et insensibles. Voici le plan d'apologétique religieuse que nous suivons depuis quinze ans et qui représente plus de 700 conférences consécutives :

1^{re} année. — Dieu et son œuvre.

2^e année. {

3^e année. { *Jésus-Christ et son œuvre.*

4^e année. — L'Église et son œuvre. *La constitution de l'Église.*

5^e année. — *Les combats de l'Église.*

6^e année. {

7^e année. { *Les bienfaits de l'Église.*

8^e année. — L'Église au XIX^e siècle. *Les faits.*

9^e année. — *Les doctrines.*

10^e année. {

11^e année. { *Les œuvres.*

12^e année. {

13^e année. { *Nos plaies sociales.*

14^e année. — *Les objections.*

C'est cette dernière série : *les Objections*, que nous offrons au public.

On nous a dit et redit que nos conférences, après avoir fait quelque bien à ceux qui les ont entendues, pouvaient être utiles à ceux qui auraient l'occasion de les lire et de les méditer. On nous a dit et redit que le clergé trouverait là des indications et des matériaux pour l'évangélisation des hommes. Prêtres et fidèles nous pressent depuis longtemps de livrer à l'impression les paroles fugitives qui, chaque dimanche, s'échappent de notre cœur et de nos lèvres. Nous cédon partiellement à ces importunités, en éditant un premier volume, qui sera peut-être suivi de beaucoup d'autres.

Nous donnons, d'ailleurs, nos conférences, telles qu'elles ont été prononcées de dimanche en dimanche, et le lecteur s'apercevra bien vite que notre travail est cousu d'imperfections et troué de mille lacunes. Pour le reprendre et le compléter, il nous faudrait du temps, beaucoup de temps. Or, les occupations et préoccupations de notre vie pastorale, les quotidiennes sollicitudes inséparables de la direction d'une grande paroisse ne nous permettent pas de distraire, pour le public, une seule des heures qui appartiennent à nos chers paroissiens.

Puisque des voix autorisées et amies nous affirment que, si imparfaites qu'elles soient, nos conférences rendront service au clergé et porteront la lumière à un bon nombre de laïques, nous avons la candeur de le croire, et — chose à laquelle je n'avais jamais pensé — je me décide à faire un livre. Si ce livre est bien accueilli, s'il doit atteindre et éclairer quelques âmes, j'en bénirai Dieu.

Orléans, 4 novembre, en la fête
de saint Charles, patron du clergé d'Orléans.

Charles GIBIER,
Curé de Saint-Paterne.